

toutes les exigences de l'enseignement primaire, que les règlements prescrivent en général de partager les élèves en trois divisions dans toutes les écoles dirigées par un seul maître. Cette répartition des élèves en trois divisions entraîne nécessairement celle de l'enseignement en trois années. Si donc on n'a pas adopté partout jusqu'ici le cours triennal, c'est qu'on ne s'est occupé presque nulle part d'organiser un plan régulier d'études, c'est qu'on a marché presque toujours au hasard, même lorsqu'on avait le plus l'intention de bien faire, et si nous-même nous avons hésité longtemps avant de reconnaître cette nécessité, nous le confessons sans détour, c'est que nous n'avions pas examiné cette question assez attentivement et d'assez près.

Mais avant de montrer comment l'enseignement primaire peut être réparti dans un cours de trois années, ce qui sera l'objet d'un prochain article, nous devons dissiper les doutes qui se présentent naturellement à l'esprit.

Et d'abord hâtons-nous de dire qu'une répartition de l'enseignement en trois ans n'entraîne pas, comme conséquence nécessaire, que les élèves devront avoir achevé dans l'espace de trois années les études qui constituent pour nous le programme de l'enseignement primaire.

Le premier inconvénient du plan triennal est le même que celui d'un plan quelconque qui s'adresse à un certain nombre d'élèves de forces différentes et dont quelques-uns ne peuvent pas suivre. Dans une réunion d'élèves, quels qu'ils soient, il y en a toujours qui ne peuvent marcher du même pas que les autres ; il y a des trainards, des élèves attardés, qui vont plus lentement et restent en arrière. Quoi qu'on fasse et de quelque manière qu'on s'y prenne, il y aura toujours des élèves qui apprendront moins vite que d'autres.

Il y a à l'intelligence des individus des limites qu'il n'est au pouvoir de personne de dépasser. Tous les élèves sont loin d'être également doués, et dans toutes les classes on en rencontre qui ne peuvent jamais rien savoir parfaitement. On passerait à leur apprendre la même chose trois ou quatre fois plus de temps qu'avec les autres, ils la recommenceraient peut-être dix fois que jamais ils ne la sauraient aussi bien. Il faut savoir s'y résigner et se bien garder de sacrifier la masse des élèves à ces esprits retardataires qui, du reste, sont l'exception.

Il y en a, au contraire, un plus grand nombre qui, sans être incapables d'arriver jamais à un degré suffisant d'instruction, ont cependant besoin de plus de temps que les autres pour acquérir les mêmes connaissances. Les uns saisissent mieux un sujet et trouvent plus de difficultés dans un autre. Il y en a que les éléments arrêtent longtemps et qui, ce point franchi, marchent rapidement dans le reste ; d'autres, au contraire, apprennent aisément ce qui est simple et élémentaire, mais leur esprit comprend plus difficilement ce qui est compliqué, et ils ont besoin de s'y arrêter davantage. C'est ce qu'on voit partout, dans toutes les classes, et avec tous les systèmes d'enseignement.

Mais doit-on pour cela changer le système quand il est bien approprié à l'aptitude moyenne des élèves et à la nature de l'enseignement ? Personne n'oserait le proposer. Nous agissons de même à l'égard du plan triennal, puisque c'est le seul qui soit en rapport avec les trois divisions que peut établir un maître livré à ses propres ressources.

Que ferons-nous cependant, dans ce système, d'un élève qui ne pourrait pas suivre ? Ce qu'on en fait partout ailleurs : on lui fait recommencer une année, et reprendre les leçons de la division qu'il n'a pas suivie avec assez de succès pour passer à la division supérieure. Nous en ferons autant avec un élève qui arrive dans le cours d'une année, et qui, sachant déjà quelque chose, n'est pas en état de prendre place dans une division avec tout le profit désirable ; nous le placerons dans la division inférieure.

Mais alors l'élève reverra ce qu'il a vu, il referra ce qu'il a déjà fait.

C'est vrai, mais c'est ce qui arrive partout, non pas seulement dans l'instruction primaire, mais aussi dans l'instruction secondaire, où très-souvent les élèves doublent une classe, où souvent même les parents intelligents en font doubler une, voulant avec raison que leurs enfants soient plutôt au-dessus qu'au-dessous de leur travail.

Ce doublement d'une classe a d'ailleurs dans l'enseignement primaire bien moins d'inconvénients qu'on ne croit, tandis qu'il a de grands avantages. Dans l'instruction primaire, avons-nous déjà rappelé plus d'une fois, ce qu'on apprend a moins d'importance que le développement de l'intelligence. Cela est d'autant plus vrai, que l'élève est plus jeune, et que ce qu'il apprend est plus élémentaire et a moins de valeur en soi que par les explications qui servent à le faire comprendre. Or, dans le système triennal où l'instituteur fait toutes les leçons, le développement de l'intelligence est plus grand ; les leçons du maître sont plus variées, ses explications plus nombreuses, mieux appropriées aux circonstances et aux besoins actuels des élèves, elles naissent mieux du sujet, et le maître se répète moins servilement. Par conséquent, tout en recommençant le cours d'une année, l'élève voit toujours quelque chose de neuf, et ce qu'il revoit, il le voit d'une manière nouvelle. Son intelligence se fortifie, ses facultés s'exercent, et il acquiert de nouvelles idées ; c'est le point essentiel à ce degré d'enseignement.

Dans le prochain article, nous répondrons à quelques autres objections, et nous montrerons comment les différentes parties de l'instruction primaire peuvent être réparties entre les trois années du cours.

J. J. RAPET.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

DIEU PUBLIE PAR SES ŒUVRES.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie : " Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne :
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte ses trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire.
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité."

LOUIS RACINE.

Exercices de Grammaire.

§ 15. Genres dans les adjectifs.—Exceptions.

Une lettre.—Je vous envoie les secours que je vous ai promis pour le père Jacques. Nul paysan dans ce canton ne les mérite plus que ce brave homme. C'est, vous le savez, le plus âgé du pays ; il a, je crois, quatre-vingt-dix ans et n'est point caduc ; il est encore bien frais. Il habite un humble réduit ayant un portail assez